JEAN RICHEPIN 1849–1926

Oh ! ces minuits-là !

Oh ! Ces minuits-là, qui vous plombent l'âme !
Ces minuits glacés, où la mort réclame
Ce qu'on lui vola !
Ces minuits où l'être au néant s'enlize !
En avez-vous fait l'affreuse analyse,
De ces minuits-là ?

Minuit ! Lentement, du timbre qui pleure,
Voici s'égoutter les larmes de l'heure
Dans l'ombre sans fond,
Dans le lac sinistre où sur les eaux noires
Le son fait frémir de funèbres moires
Et fuit et se fond.

Immobile alors l'oiseau du Silence
Plane et par le vide immense balance
Son vol de hibou,
En fixant sur vous de vagues prunelles
Dont l'obscur aimant vous attire en elles,
Une corde au cou.

La gorge serrée et le cœur qui saute,
On a peur ; on veut parler à voix haute ;
On reste sans voix,
Les yeux dilatés et la bouche ouverte.
On se dit pourtant : « Je n'entends rien, certe,
« Et rien je ne vois. »

Mais vers ce rien-là soudain l'on se dresse ;
Et c'est une horreur comme une caresse !
Muet, étouffant,
On a cette extase, et qui vous pénètre,
De croire qu'on meurt et qu'on va renaître
Tout petit enfant.

On renaît, remeurt. C'est sans fin. On souffre,
On jouit. Qu'est-on ? Un sommet ? Un gouffre ?
En enfer ? Au ciel ?
Qu'importe ? On te hume à lèvres décloses,
O trépas de tout, ô néant des choses,
Vide essentiel !

La sensation paraît infinie.
Avec le néant on y communie
Dans l'éternité.
On en pâme, soûl, fou, stupide, exsangue ;
Mais à peine a-t-on ce goût sur la langue,
Qu'il vous a quitté.

La sensation s'envole, si brève
Qu'on ne la sent plus sinon comme un rêve
Sans contours précis.
On est là, les bras tendus vers le vide,
Sans penser qu'on a la face livide
Et les nerfs transis.

Bientôt le froid mord la chair dévêtue ;
Et l'on se recouche, et l'on s'habitue
Au silence, au noir.
Le lac est tari. Le hibou déloge.
On perçoit le pas réglé de l'horloge
Dans son promenoir.

Le sommeil revient. Ses ailes de laine
Vous font sur les yeux passer une haleine
Chaude, et lourde, et d'or,
Et voici qu'un rêve heureux vous remporte
Dans ses bras berceurs en rouvrant la porte
Du bleu corridor,

Tandis que par l'air et d'un geste calme
Le silence noir balance une palme
Aux bruits apaisés,
Et que sur le front de la nuit sereine
Le timbre en chantant d'heure en heure égrène
Un vol de baisers.

Mais, le lendemain, toujours on en garde,
De ces minuits-là, la mine hagarde,
Le cerveau pesant,
Ne trouvant à rien sa fleur coutumière,
Sans savoir pourquoi, puisque la lumière
Fleurit à présent.

Oh ! ces minuits-là, qui rendent moroses
Même vos réveils dans des aubes roses,
Cœurs en printemps verts,
Combien la hantise en est plus tenace
Aux cœurs automnaux que déjà menace
Le gel des hivers !

Oh ! ces minuits-là, quand souffle Brumaire !
C'est d'eux que nous vient la pensée amère
Ruminant tout bas
Son passé défunt qui ne fut qu'un leurre
Et son avenir où sanglote l'heure
Du prochain trépas.

Oh ! ces minuits-là, d'angoisse obsédante,
Comme avec dédain ma jeunesse ardente
En riait jadis,
Et comme aujourd'hui je deviens tout pâle
Quand j'entends pleurer dans l'ombre qui râle
Leur de profundis !

Oh ! ces minuits-là, vers la soixantaine !
Tu m'en délivrais, jeunesse hautaine,
Rire triomphant.
Mais, las ! aujourd'hui, c'est la saison triste.
De ces minuits-là, dont l'ombre persiste,
Rien ne me défend.

De ces minuits-là, hantant ma pensée,
Ma pensée en deuil reste ensemencée
Même en plein soleil,
Même quand l'avril rajeunit la terre,
Même quand l'amour fait dans mon artère
Battre un sang vermeil,
Et, malgré ma soif et mon rut de vivre,
Si tes glas, ô Mort, tintent dans ce livre
Qu'un crêpe voila,
C'est qu'il fut écrit aux mornes journées
Qui n'ont plus pour fleurs que les solanées
De ces minuits-là !